

infatigable, comme le sont presque tous les grammairiens, et le *Grand Dictionnaire* aime à rendre cet hommage à un mérite modeste et incontestable.

DICIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE, par Roquefort; 1829, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage contient les mots du *Dictionnaire de l'Académie française*, avec les principaux termes d'arts, de sciences et de métiers. Il est précédé d'une excellente dissertation sur l'étymologie, par Champollion-Figeac, éditeur de l'ouvrage. Le dictionnaire de Roquefort a une valeur incontestable, soit au point de vue philologique, soit comme histoire d'un grand nombre de mots de la langue française. Au reste, les travaux de ce savant ont donné une grande impulsion à cette branche de l'érudition.

NOUVEAU DICIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, contenant la définition de tous les mots en usage, leur étymologie, leur emploi par époques, leur classification par radicaux et dérivés, les modifications qu'ils ont subies, les idiotismes expliqués, développés et rangés par ordre chronologique, de nombreux exemples choisis dans les auteurs anciens et modernes et disposés de manière à offrir l'histoire complète du mot auquel ils se rattachent, par Louis Dochez; Paris, 1860, un vol. in-4°, avec un discours préliminaire par M. Paulin Paris. C'est un ouvrage très-estimable, que l'auteur a composé seul, en y sacrifiant dix années de sa vie, la plus grande partie de sa fortune et son existence même, car il mourut au moment où l'on tirait les dernières feuilles, et n'eut même pas, comme Moïse, la consolation de contempler, au moins du regard, le fruit de ses longs et pénibles travaux. Comme on l'a vu par le titre, on trouve dans cet ouvrage « l'état civil de la langue reproduit aux principales époques de son histoire, avec les adjonctions nécessitées par les actes de naissance des nouveaux membres de la grande famille. » L'auteur a dépouillé lui-même tous ceux de nos chefs-d'œuvre qui devaient lui fournir des exemples pour appuyer ses acceptions, et, dans cette galerie, le XIX^e siècle n'a pas été oublié : on y trouve les noms de P.-L. Courier, Chateaubriand, Joubert, Ozanam, Guizot, Thiers, Cousin, Lamartine, V. Hugo, Alexandre Soumet, Hég. Moreau, A. de Musset, Lamennais, Ravignan, Lacordaire, Gratry, Dupanloup, Proudhon, Sainte-Beuve, Phil. Chasles, Scribe, Hon. de Balzac, G. Sand, Th. Gautier, etc. Ces noms sont une preuve des soins que l'auteur a apportés à la composition de son dictionnaire. Il donne, comme M. Littré, et par ordre chronologique, une série d'exemples qui montrent les différentes physionomies que nos vocables ont revêtues aux périodes successives de notre histoire littéraire, et le dictionnaire Dochez a précédé de plusieurs années le dictionnaire Littré. Est-ce à dire que ce dernier s'est inspiré du plan de son devancier? Nous ne le pensons pas. Les études de M. Littré à ce sujet révèlent trop de savoir et de compétence pour qu'on admette un seul instant cette supposition. L'idée est née dans l'esprit des deux lexicographes, comme celle du calcul différentiel s'était simultanément éveillée dans le cerveau puissant de Leibnitz et dans celui de Newton.

DICIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, par M. Littré, de l'Institut. Commençons d'abord par proclamer que M. Littré est un de nos linguistes les plus distingués, un libre penseur, un esprit éminemment philosophique. Après cette déclaration, nous nous sentons plus à notre aise pour exprimer franchement notre opinion sur son dictionnaire, dont la publication, bien qu'inachevée encore, est cependant assez avancée pour qu'on puisse juger l'œuvre dès aujourd'hui. Ces précautions oratoires n'étaient pas inutiles : c'est ainsi qu'après avoir rendu justice à l'amabilité d'une femme, on éprouve moins d'embarras pour faire ressortir les imperfections de son visage.

Le dictionnaire de M. Littré donne, ou, pour mieux dire, a la prétention de donner la nomenclature complète des mots français, les idiotismes, des remarques critiques sur les irrégularités et les difficultés de la langue; les diverses acceptions des mots rangées dans un ordre logique; la prononciation, l'étymologie, et un historique de tous les termes de la langue française, dans leur ordre chronologique, depuis son origine jusqu'au XVI^e siècle. Voilà le cadre; voyons comment il a été rempli. L'historique des mots est parfaitement exposé; on y voit les formes successives de nos vocables déterminées au moyen de phrases puisées dans Grégoire de Tours, Froissart, le *Roman de la Rose*, les fabliaux, les poésies des trouvères, Villon, Ronsard, Rabelais, Montaigne, etc. Ces études rétrospectives, cette sorte de philologie archéologique peut plaire aux savants et aux linguistes; mais elle n'offre qu'un médiocre intérêt pour les gens du monde, qui veulent connaître avant tout la langue telle qu'elle existe aujourd'hui. Et cependant, ce n'est qu'en cela que consiste, à vrai dire, l'originalité du travail de M. Littré. Les autres parties, qui ne sont qu'une reproduction des dictionnaires antérieurs, laissent singulièrement à désirer. Ainsi, les acceptions sont presque toujours confondues; à chaque ligne, le sens propre se fourvoie au milieu du sens figuré, et réciproquement. Tel mot, qui présente huit et même dix acceptions marquées par des rapports d'analogie, d'extension, de comparaison, est résumé tout entier en deux ou trois groupes. Ce que l'auteur appelle *nomenclature des termes usuels des sciences, des arts, des métiers et de la vie pratique*, est rempli de lacunes, et souvent entre deux-mots qui se suivent, chez M. Littré, pourraient s'en glisser une vingtaine d'autres, qui, sans être usuels, devraient occuper une place dans un dictionnaire aussi volumineux.

La prononciation laisse peu de prise à la critique. M. Littré a l'oreille délicate, éminemment française; on s'aperçoit

souvent qu'il s'est mis en rapport avec les personnes les plus compétentes, et que sa place doit être marquée aux fauteuils de notre Théâtre-Français. Certaines définitions, scabreuses au point de vue philosophique et religieux, ont été formulées avec toute la science qui le distingue, et, dans une verte sermonce, le très-orthodoxe évêque d'Orléans a pris la peine de lui en dire quelque chose. Ici, nous ne défendrons ni ne désapprouverons l'honorable M. Littré. Il ne mêt pas le même zèle que M. Bouillet à solliciter les éloges de la Congrégation de l'Index, cela le regarde. Mais où nous serons plus sévère, c'est sur la question des étymologies. Cette partie a été traitée par le savant linguiste avec une sorte de prédilection; il s'y complait, et, à première vue, il semble qu'il soit là dans son élément naturel; mais on ne tarde pas à revenir de cette opinion, en passant ses articles au tamis de la critique lexicologique. En effet, les étymologies qu'il indique sont loin de satisfaire les esprits curieux. Tout est emprunté à la langue latine ou à la langue grecque. *Avare* vient du latin *avarus*; *autruche* vient du grec *strouthion*, et l'auteur croit compléter tous ces détails en donnant l'équivalent en patois, en provençal, en italien, en espagnol, en portugais, en wallon, etc. En un mot, M. Littré refait à nouveau le travail si incomplet de Ménage. A peine parle-t-il du celtique. Quant au sanscrit, il n'en est nullement question; les *Védas*, le *Zend-Avesta*, le *Ramayana* et autres ouvrages persans et indiens semblent ne pas exister pour lui. Dans une partie aussi importante, on avait le droit d'exiger davantage de sa compétence incontestée.

Cette critique est sérieuse, et pour lui ôter tout caractère de malignité, nous tenons à montrer qu'elle est fondée. Pour cela, nous allons mettre en comparaison l'étymologie du mot *avare*, telle que la donne M. Littré, avec celle du même mot donnée par le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, et nous pourrions, au même titre, en citer une foule d'autres :

DICIONNAIRE LITTRÉ : *avare*, étym. Picard, *aver*; provenç. *avar*; espag. et ital. *avaro*; de *avarus*, de *avere*, désirer.

GRAND DICIONNAIRE UNIVERSEL : *avare*... du lat. *avarus*, même sens, formé directement du verbe *avere*, désirer avec ardeur. A ce verbe se rattache toute une famille de mots qui reconnaissent pour chef de file la racine indo-européenne *av*, garder, désirer, couvrir. M. Delâtre groupe autour de ce radical les mots *avide*, *avène* (*av-ena*, la plante avide, qui s'empare de toute la place); Avignon, *Av-enio*, la ville à l'avoine; *Avella*, ville du royaume de Naples, qui fournissait beaucoup d'avoine; *aveline*, sorte de noisette qu'on tirait primitivement d'Avella, etc. Benfey, dans son *Dictionnaire des racines grecques*, pense qu'il faut classer dans la même série *audeo*, *ausus*, d'où le français *oser*, *audace*, termes qui, dans l'origine, ne signifiaient que rechercher, s'efforcer d'acquérir. Pour justifier cette assimilation, Benfey, s'appuyant sur l'exemple analogue de *gaudeo*, *gavisus*, suppose une forme similaire intermédiaire *apisus*, *avi-sus*, dérivée d'*audeo*.

Reste une question de forme, de simple détail. — Mais c'est ici surtout que l'on peut dire avec Voltaire :

Le superflu, chose si nécessaire;

nous voulons parler de la disposition typographique. Nous en sommes encore à nous demander comment un homme tel que M. Littré, et comment surtout une maison aussi habile que celle dont le nom figure au bas du titre, ont pu condamner le lecteur à un tel imbroglio et négliger à ce point un *accessoire si essentiel* dans un livre de *recherches* : presque point d'alinéas; certains paragraphes ont jusqu'à deux, trois, quatre et même cinq cents lignes; les exemples n'ont rien qui les distingue du texte de la définition; les vers revêtent la forme et le caractère de la prose. N'est-ce pas ici le cas de s'écrier avec Chicaneau :

Si j'en connais pas un, je veux être étranglé!

Les remarques critiques que nous venons de faire ne nous empêchent nullement de reconnaître dans l'œuvre de M. Littré un incontestable mérite. Il serait tout aussi injuste de la confondre avec les insignifiantes productions que l'on publie depuis vingt ans, que de confondre le Tibre avec le Simois. Mais, nous le répétons en terminant, c'est un ouvrage qui convient aux lettrés, à nos bibliothèques publiques, et non à cette classe innombrable de lecteurs qui a plus d'esprit que Voltaire, et qui s'appelle *tout le monde*.

Parlerons-nous maintenant de cette foule de dictionnaires qui, depuis vingt ans, se sont échappés de nos grandes boutiques de librairie, pour s'abattre comme des nuées de sauterelles dans nos bibliothèques et dans nos écoles : Wailly, Chapsal, Napoléon Landais, Bescherelle, La Châtre, Poitevin, etc., etc.? Sauf ce dernier, où l'on rencontre des phrases empruntées aux écrivains de notre époque, on les dirait tous sortis du même moule. Ce sont de pures spéculations de librairie, où la langue et la littérature n'ont absolument rien à voir. Mais,

Comme de son prochain il ne faut point médire,
On y trouve du bon, du mauvais et du pire.

OUVRAGES ENCYCLOPÉDIQUES

DICIONNAIRE HISTORIQUE ET CRITIQUE de Bayle, œuvre de génie qui a marqué dans l'histoire de l'esprit humain et qui a exercé une immense influence sur la direction des idées au XVIII^e siècle. La Réforme avait ouvert la porte au libre examen; Bayle fit aboutir logiquement cette liberté au doute, qu'il érigea en système, et qui devint entre ses mains une arme redoutable avec laquelle il battit en brèche toutes les croyances plus ou moins surannées. L'*Encyclopédie* de Diderot était en germe dans ce travail prodigieux, que l'auteur trop modeste appelait une « compilation informe de passages cousus à la queue les uns des autres. » On y trouve une foule d'articles où le sens, le raisonnement, la critique, se montrent dans toute leur puissance, et où se déploie une érudition qui eût suffi à dix bénédictins. Bayle, ne recherchant qu'un texte, disons mieux, un prétexte pour développer ses idées, n'a introduit aucune méthode régulière dans son livre; pourvu qu'un nom se rattache d'une manière quelconque à un système, à une théorie, cela lui suffit pour asseoir une série de raisonnements qui conduisent tous au même terme, le doute.

Bayle fut le Montaigne du XVIII^e siècle, le véritable précurseur de Voltaire et de Hume; en toutes choses il vit la négation et l'affirmation, le pour et le contre; il défendit toutes les erreurs et soutint toutes les vérités, montra le faible de tous les systèmes philosophiques, de toutes les religions, et se plut à railler l'histoire; il établit souverainement les droits de la raison en déclarant que *la philosophie est la reine* et que *la théologie n'est que la servante*; il eut, enfin, un mérite bien rare et qui montre toute l'indépendance de son esprit, c'est d'avoir remonté le courant des opinions vulgaires et des jugements tout faits, pour y opposer hardiment son scepticisme. C'est là, dans un siècle où l'erreur domine partout, le cachet des hommes vraiment supérieurs. Sans être un de ces génies qui jettent à profusion dans le monde des idées nouvelles, il eut du moins la gloire de stimuler vivement l'opinion publique.

Dans son dictionnaire, Bayle suit une méthode à lui: il considère les articles en eux-mêmes comme un sommaire, un argument de chapitre; pour lui, l'important est d'écrire en commentaire courant de nombreuses notes, souvent étendues, le long desquelles se déroule une marge de citations et de renvois. C'est là que Bayle met à l'aise son immense érudition, et qu'il déploie les ressources de sa dialectique sur une multitude de points de théologie, de philosophie, d'histoire, etc.

On pouvait craindre, cependant, qu'une *compilation à l'allemande*, comme Bayle appelle lui-même son dictionnaire, ne blessât le goût français. De plus, Bayle, afin de ne pas se rencontrer avec les autres dictionnaires, a été obligé de préférer souvent, pour développer ses doctrines, des noms presque inconnus aux noms célèbres qui doivent nécessairement défrayer ces sortes de compilations: « Nécessité regrettable et pénible, dit Basnage; car il est bien difficile de composer un article qui mérite d'être lu, lorsqu'on s'attache à des sujets qui ont été négligés par d'autres auteurs, ou à cause de leur obscurité, ou à cause de leur stérilité. » Toutefois, ce regret ne doit pas se tourner en censure. Bayle n'a pas eu l'intention de composer une encyclopédie; il a voulu seulement écrire sur un certain nombre de sujets à sa convenance. Il ressemble à un homme disert qui, entrant dans un salon avec l'intention bien arrêtée de diriger l'entretien vers un point déterminé, sur lequel il croit avoir d'excellentes choses à dire, fait tous ses efforts pour amener la conversation à son thème favori. Et s'il arrive à intéresser, à plaire, à captiver, les esprits les plus exigeants lui pardonnent volontiers les petits moyens dont il s'est adroitement servi.

Jamais, d'ailleurs, le scepticisme n'avait revêtu une forme plus saisissante. Cette intelligence lumineuse et profonde, révoltée contre les contradictions qui jaillissent constamment du contact de la raison avec les dogmes religieux, avec les doctrines philosophiques de tous les temps et de tous les pays, les a cités successivement au tribunal de sa critique froide et railleuse, les a mis aux prises avec sa dialectique impitoyable et les a ébranlés jusque dans leurs fondements. De là l'importance, exagérée aux yeux des lecteurs superficiels, accordée aux papes, aux théologiens et aux chefs de sectes, qui, à eux seuls, forment un tiers de l'ouvrage. Il est bien évident que leurs doctrines et leurs écrits pouvaient seuls lui fournir matière à discussion. Peu importait à Bayle qu'Alexandre eût vaincu les Perses à Arbèles et que la bataille d'Actium eût été gagnée par Octave; il s'était moins donné pour mission de discuter les faits et gestes des conquérants que les systèmes philosophiques et religieux. Il a saisi ceux-ci corps à corps, et, singularité curieuse, non pour les renverser, mais pour les ébranler. On eût dit qu'il prenait un malin plaisir à les faire chanceler sur leurs bases, avec la seule intention d'en démontrer la faiblesse. C'est que le but de Bayle n'est pas d'établir l'incrédulité, mais le doute. Il est vrai que l'un mène tout droit à l'autre, et c'est ce que va prouver clairement M. de Barante: « D'ordinaire, les écrivains se servent du doute pour détruire ce qui existe afin d'y substituer leurs opinions; c'est une arme qu'ils emploient pour conquérir. Chez Bayle, le doute est un but, et non pas un moyen. C'est un équilibre parfait entre toutes les opinions. Rien ne fait pencher la balance.

L'esprit de parti, les préjugés, l'influence de l'éloquence, les séductions de l'imagination, rien ne touche Bayle, rien ne peut le déterminer. Toutes les opinions lui semblent probables; quand il en trouve de mal défendues, il s'en empare et vient à leur appui pour qu'elles ne perdent pas leur cause. Chose étrange! il semble se complaire dans cette incertitude; son âme n'est point oppressée et déchirée par cette ignorance des questions qui importent le plus à l'homme. Il les aborde, et se réjouit de ne les pouvoir résoudre. Ce qui a fait le supplice de tant de grands esprits, de tant d'âmes élevées, est une sorte de jeu pour lui.

Il n'est pas difficile, ajouterons-nous, de comprendre cette recherche de l'incertitude qui fait l'originalité de Bayle. Le doute, pour lui, c'est une arme défensive contre les menaces et les agressions de la foi, c'est la fin des guerres de croyances, c'est l'opinion qui se substitue au dogme, c'est la négation de toute infaillibilité, de toute autorité doctrinale, c'est le grand chemin de la tolérance. « Relaps aux yeux des catholiques, soupçonné de catholicisme chez les protestants, Bayle, dit l'*Encyclopédie nouvelle*, commence par vouloir faire entendre raison aux deux partis. Il publie sa *Réfutation de Maïmbourg*, le bourreau la brûle à Paris; il écrit son *Commentaire* en faveur de la tolérance, et voilà Jurieu qui se met en fureur. Alors il prend une autre route; il laisse Jurieu fulminer contre Louis XIV, et Louis XIV achever ses dragonnades. Il appelle à son secours sa dialectique, cette arme qu'il avait forgée toute sa vie; il se place avec elle en embuscade contre tous les dogmes au nom desquels on se persécute, au nom desquels on s'égorge. Y a-t-il quelque théologien qui se croie assez sûr de posséder la vérité pour sanctionner l'intolérance, l'inquisition romaine ou celle de Genève? Voilà Bayle, le douteur, qui se propose d'examiner la certitude des dogmes de ce théologien: tel est le défi qu'il fait, pour ainsi dire, passer dans les deux camps. »

Basnage à son tour, le continuateur des *Nouvelles de la République des Lettres*, rend fort bien raison de ce doute méthodique: « La plupart des théologiens semblaient à Bayle trop décisifs, et il aurait souhaité qu'on ne parlât que douteusement des choses douteuses. Dans cet esprit, il se faisait un plaisir malicieux d'ébranler leur assurance, et de leur montrer que certaines vérités, qu'ils regardent comme évidentes, sont environnées et obscurcies de tant de difficultés, qu'ils feraient quelquefois plus prudemment de suspendre leurs décisions. Il avait aussi discuté tant de faits qui ne sont point révoqués en doute par le commun des savants, et qu'il avait reconnus évidemment faux, qu'il se défiait de tout, et n'ajoutait foi aux historiens que par provision, et en attendant une plus ample instruction. »

Mais le doute de Bayle n'est pas absolu; il ne se prononce point catégoriquement. L'auteur du *Dictionnaire historique et critique* ne fait que douter pour apprendre à douter; son scepticisme part de la raison, pour se maintenir dans la tolérance, la réserve et l'impartialité; on pourrait comparer le doute de Bayle à une colonne qui oscille sur sa base, mais sans dépasser la limite fixée à sa stabilité. Sa manière de procéder n'est pas moins remarquable; il semble abonder d'abord dans une opinion, même quand il veut la combattre; puis, par une transition habile, par un incroyable artifice de raisonnement, il mène doucement le lecteur de l'assentiment à la contradiction; on nage en plein doute avant qu'on s'en soit aperçu. Sa dialectique ménage toujours ces surprises; il commence par dire oui, mais il finira par conclure non. D'autres fois, retournant son procédé, il arrivera à partager une opinion qu'il aura semblé combattre d'abord. Mais, en général, Bayle est plus apte à critiquer les divers systèmes de philosophie qu'à les perfectionner; il aime mieux, en métaphysique, douter et hésiter que croire et professer. Voilà pourquoi le *Dictionnaire historique et critique* ne laisse qu'une incertitude universelle dans l'esprit du savant, du penseur, du philosophe, du théologien. Et néanmoins on ne pourrait aisément refaire cet immense ouvrage, dont on a dit si justement, que c'était un « savant chaos, sillonné de mille éclairs qui rendent les ténèbres plus noires, arsenal du doute, où se mêlent toutes les vérités et toutes les erreurs qui ont eu cours parmi les hommes. »

On peut se figurer l'influence que dut exercer un tel ouvrage sur les esprits de l'époque, bien plus portés aux discussions philosophiques et religieuses qu'on ne l'est de nos jours. Même après le rôle immense qu'a joué Voltaire, celui de Bayle ne nous semble pas amoindri. Voltaire a détruit, sapé; mais c'est Bayle qui a déblayé, éclairé la voie. Sa sagesse expectante, flottant entre le dogmatisme théologique et le scepticisme philosophique, cherche à faire naître des scrupules sur toutes les questions soulevées par la science ou par la conscience; mais l'écrivain ne fait que proposer, il n'impose jamais ses croyances. « Le doute de Bayle, dit M. Nisard, ne régent personne, il honore dans les opinions la liberté de la pensée, dans les erreurs le droit de chercher la vérité, ne blâme que les persécuteurs, et prend plaisir à tout. L'examen de toutes ces croyances exclusives, qui ne se ressemblent que par l'oppression commune de leurs contradicteurs, est pour lui comme un festin délicat auquel il convie les gens d'esprit, attirés tout à la fois par la variété des mets et la tempérance de leur hôte. Plusieurs, parmi les meilleurs chrétiens, se laissèrent prendre aux aimables avances de son doute... Il leur plaisait jusqu'à leur faire lire, sans défiance, des explications atténuantes de toutes les incrédulités, y compris l'athéisme. En cherchant l'instruction sur les pas d'un homme qui savait la rendre si agréable, on s'aventurait dans ces questions où la curiosité n'est le plus souvent qu'une première tentation du doute, et l'on tombait dans les pièges d'une dialectique qui, au lieu d'attaquer le lecteur, l'enveloppe insensiblement, et, sans lui demander le sacrifice de ses croyances, lui en ôte peu à peu quelque chose. Ajoutez à cette séduction du tour d'esprit de l'homme le charme de ce langage sain, naturel, aisé plutôt